

La création de *lalangue* comme suppléance à une pléthore phallique¹

Depuis des années, depuis vraiment longtemps, j'ai mené à Paris une enquête privée, en demandant à mes amis analystes — surtout à ceux qui sont psychiatres de formation —, sans trop expliciter mes raisons, si pour eux Joyce était psychotique. Cela va sans dire qu'ils avaient tous lu le Séminaire de Lacan et j'avais une haute estime et de leur pratique et de leur savoir, si tant est que ces deux notions puissent jamais se disjoindre. Il faudrait que j'ajoute, en ce qui me concerne, que la psychiatrie classique, autant française qu'allemande, est pour moi un outil indispensable pour le travail en psychiatrie, en ces temps de DSM IV, et surtout pour le travail proprement analytique, ayant mené des cures de grands psychotiques dans l'enceinte de l'hôpital, mais aussi bien dans mon cabinet.

Surpris par la majorité écrasante de collègues qui considéraient Joyce comme psychotique, je me suis demandé, dans mon for intérieur, pourquoi diable Lacan avait-t-il tenu ce séminaire qui lui est dédié, si rien n'avait changé pour lui, théoriquement, depuis celui sur les psychoses, vingt ans auparavant ? Car il s'agit, surtout, d'un séminaire où, et nous y reviendrons, pas une seule fois le mot psychotique ou psychose n'est prononcé, quoique, vous le savez bien, il se demande, avec un point d'interrogation « s'il était fou ». Lacan était trop soigneux avec les mots pour céder simplement à une clause de style, et utiliser un mot dont le sens plus flou lui laisserait une aire sémantique pas encore déterminée. Mieux encore, l'usage voulu d'un mot populaire, non savant, et mis en question est déjà le signe avant-coureur que l'on peut répondre autant oui que non, mais que là n'est pas le point, car pour discourir sur Joyce-le-sujet nous faut-il auparavant passer par son écriture, indissociable de son être et de son support de sujet, autrement dit *faisant partie de sa structure subjective*.

Que l'on ne puisse pas traiter l'artiste, soit-il écrivain, peintre ou musicien, comme un gueux quelconque, nous éloigne de façon définitive, quels que soient leurs mérites, de toutes les psychobiographies dont l'histoire de la psychanalyse et de la psychiatrie nous ont abreuvé, dont le propos était de relier le « génie » de l'auteur à sa maladie, et, comme de bien entendu, de montrer avec patience et passion, le triomphe inexorable de cette dernière. Comme si la magnificence de l'art, son mystère impénétrable au commun des mortels, devait chercher sa sève dans une lutte à armes inégales contre un ennemi trop puissant, où il trouverait à la fois, sa source et sa défaite.

¹ Texte de l'intervention aux Journées Joyce-Lacan tenues à Dublin en Juin 2005.

Bien entendu, la formation de tout psychiatre, et de tout psychanalyste qui ne se sente pas quitte avec la psychose, passe par la lecture d'écrits inspirés, que ce soit à l'hôpital ou chez lui, que l'on y trouve ou non des néologismes, par le regard posé sur ce que l'on appelle, de façon surprenante, « l'art brut », où la brutalité de l'adjectif est là pour nous assurer de l'insuffisance d'artifice de cette activité, brutalité dont le mode amphigourique sert de cache-sexe au caractère pieux de la formule.

Que Freud n'ait pas voulu analyser tel ou tel artiste, craignant que l'analyse ne fasse tarir la source d'inspiration, signale non pas tant la vérité de cette crainte, que l'origine commune de ce qui les fait l'un et l'autre, l'artiste et l'analyste comme tel.

Que Hölderlin ou Strindberg, qu'Artaud ou qui sais-je encore aient fini par rendre les armes n'est pertinent à notre propos — aussi bien le fait quotidien que tant de gens ratent leur œuvre — que si on est d'accord que par *l'artis facta* il y a création oui, dans le sens divin, création d'une faute première à partir de laquelle une suppléance phallique pourra être construite, une substance qui se révélait manquante viendra alors au jour d'une production métaphorique dont le supplément de sens donnera consistance au sinthome dont le sujet dorénavant s'assurera.

Notre propos ainsi introduit, nous avancerons que la visée de Lacan n'est pas une autre théorie de la psychose, qui remplacerait celle, première, dont Schreber est à la fois l'objet et le pivot pour des kantians « prolégomènes à toute théorie de la psychose...² ». Ce qui veut dire que Lacan avait fait de la condition freudienne de la psychose, « ce qui a été aboli — *aufgehoben* — au-dedans revient du dehors³ » la conséquence de ce que Freud appelait, ailleurs, *Verwerfung*, ne lui donnant pas le même objet : l'absence dans l'Autre du Nom du Père, préalable à la venue au jour du sujet. D'une défense contre la castration chez Freud, celle-ci devient, chez Lacan, une détermination préalable.

Par contre, chez Joyce, Lacan parle de *Verwerfung* de fait. Et comme il ne lui donne pas un statut par rapport à sa version préalable, il nous laisse dans l'obligation, ou mieux, il nous contraint, à devoir rendre raison de cet usage. Le fait que la formule « *Verwerfung* de fait⁴ » soit un hapax ne lui ôte nullement, au contraire, une importance capitale. Car, en procédant ainsi, il est — à notre avis — en train de donner au père réel, à sa stature, à la manière qu'il a de porter

² J. Lacan, *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 531.

³ « Il n'était pas juste de dire que le sentiment réprimé au-dedans fût projeté au-dehors ; on devrait plutôt dire, nous le voyons au présent que ce qui a été aboli au-dedans revient du dehors. « Le Président Schreber », *Cinq Psychanalyses*, Paris, PUF, 1975, p. 315. « *Es war nicht richtig zu sagen, die innerlich unterdrückte Empfindung werde nach aussen projiziert ; wir sehen vielmehr ein, dass das innerlich Aufgehobene von aussen wiederkehrt .* » « *Über einen autobiographisch beschriebenen Fall von Paranoia* », *Studienausgabe*, Band VII, p.194.

⁴ Jacques Lacan, Le Séminaire, livre XXIII, *Le sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 89, le 10 février 1976.

son nom, une valeur théorique dont il manquait lors des trois séminaires de janvier 1958 lorsqu'il introduisait la métaphore paternelle. Là, il était question, non pas de sa névrose personnelle, mais de sa position dans le complexe, et ce n'était pas lui qui avait la clé de celle-ci.

Joyce est pour Lacan le prétexte magnifique d'introduire dans la destinée d'un fils, l'efficace signifiante de la façon qu'un père a de porter son nom. Le père réel acquiert un statut, dont le fait d'être porteur de (sa propre) castration et la transmettre n'avait pas été jusque là vraiment entendu ni mis en pratique par les disciples.

Si Ulysse est le récit des multiples et hasardeuses aventures pour qu'un père rejoigne ses pénates — les a-t-il jamais rejointes, le père de Joyce ? —, la Télémachie est, littéralement en grec la lutte, le lointain combat d'un fils, Stephen, dont le nom Dedalus signifie, sans effet de sens, mais référence épurée, ce labyrinthe dans lequel il se trouve. Qui est aussi le récit d'un long, mais pas vain combat, non pas tant pour rejoindre un père qui n'en vaut pas la peine, mais pour conquérir — par ce combat labyrinthique — toute la culture qui vaut, toutes les langues qui le méritent, une écriture qui se lise dans n'importe laquelle. Une écriture unique et à nulle autre pareille qui, faisant rendre gorge au délire maniaque, est le cristal dont les facettes indénombrables — l'infini de ses références et de ses phonétisations scellant un sens toujours par la voix à déchiffrer, incertaine de celui qui sera le bon — laissent en même temps se lire —conquis de haute lutte — le Nom propre de Joyce. Compensation, réparation de cette *Verwerfung* de fait.

Aussi bien, si Joyce est *versus patrem*, contre son père, il l'est aussi tout contre. C'est en écrivant l'Ulysse qu'il s'y enracine, tout en le reniant.

Aussi, il est un aspect du Joyce de Lacan qui, dans le déroulement du séminaire apparaît comme disjoint du traitement que Lacan fait de Joyce à partir de son œuvre. Bien entendu il y a deux affirmations majeures le concernant qui ne peuvent passer inaperçues à l'oreille d'un analyste, ou d'un joycien. La première, attestée par Jacques Aubert, est qu'il s'est voulu, ou s'est cru un *Redeemer*, un Rédempteur, mais, faudrait-il encore questionner — ce qui n'apparaît pas vraiment au cours du Séminaire — toujours, ou un certain temps, y avait-il de la certitude, de la conviction dans cette croyance ou dans ce vouloir ? La seconde, étant qu'il affirmait — concernant les pensées imposées dont sa fille Lucia souffrait — qu'elle était télépathe active, et non pas schizophrène. Ceci témoigne aussi de la carence du père.

Néanmoins l'aspect que nous voudrions traiter c'est *Joyce-les-mères*. En effet, Lacan, dans une des thèses les plus importantes, à notre avis, de son enseignement, fait des mères, pendant la longue période de déclin du bas latin, les créatrices des langues romanes, des *lalangues* que nous parlons tous. Qu'est-ce qui fait que ce soit un sexe des deux, se demande-t-il, qui s'est guidé vers la « *prothèse de l'équivoque* » engendrant ainsi les langues que nous connaissons, façonnées après par le signifiant masculin ? Cela concerne intimement Joyce,

car son écriture de l'anglais ne vise pas seulement à détruire la langue anglaise — ce qui résoudrait d'une certaine façon la tâche de se libérer du parasite parolier, car celui-ci, supporté qu'il est sur Φ , fait obstacle au rapport sexuel — mais aussi bien à faire entendre à tous ses lecteurs, s'ils s'en avèrent capables, la polyphonie de la parole. Au demeurant, l'offre et le défi faits aux lecteurs et à des générations d'universitaires de résoudre les énigmes par lui posées, montrent d'une clarté rasante l'écart qui le sépare de quelqu'un qui se sentirait contraint — comme le génial mais clairement schizophrène Louis Wolfson — d'apprendre les langues étrangères pour transformer et faire disparaître sur le champ l'anglais que « lui » parle sa mère et dont il se sent envahi par tous les orifices de son corps⁵.

L'écriture de Joyce vise, en dernière instance à créer une *lalangue* par le découplage qu'il fait dans son usage de la lettre, entre signifiant et phonème. Travail prométhéen s'il en est, où il résout non seulement la question de se faire un Nom, mais aussi toute son écriture est là comme l'anaphore géante d'une opération fondatrice entre l'Autre et le sujet à venir. Opération qui concerne non pas tant la « chute » de l'objet — car celle-ci ne se fait pas d'elle-même — mais la *Werfung* — écrivait Freud dans *Die Verneinung* — du sens, complète Lacan, la forclusion du sens en quoi consiste tout d'abord l'existence de l'objet. Cette soustraction de sens que souffre Φ , est ce qui permet au premier de devenir « a », au deuxième signification vide. C'est bien dans cette opposition que réside la structure du langage.

Cette forclusion, si énigmatique, est fondatrice en cela qu'elle permet qu'il y ait bien un « a » à coïncider. L'autre fonction de son écriture — en se substituant à cette forclusion du sens, qui n'a pas vraiment eu lieu et en l'accomplissant à la fois, sauf que, n'étant pas inscrite dans le temps logiques de la fondation du sujet, elle ne peut jamais vraiment⁶ aboutir — est celle d'incarner, infiniment, l'existence d'un Φ qui serve de déictique à l'objet qu'elle-même vient de créer. La pléthore phallique ou, dit en termes freudiens, que tout le langage soit représentation de chose, grave de jouissance — mais celle-ci, d'elle-même ne pouvant pas chuter — est bien une défaillance de la fonction phallique. L'écriture vient à cette place, en faire trou.

La proposition du « sinthome » et celle des « mentalités » accompagnées par les monstrations des nœuds où la réparation se fait ou ne se fait pas à l'endroit même du lapsus d'écriture, représente le pas le plus important accompli par Lacan pour pourvoir la psychanalyse d'un appareillage propre qui lui permette de penser sa pratique et les effets de celle-ci en dehors et au-delà de la psychiatrie, alors même que le trépied freudien, tout en restant valable, lui est encore redevable.

⁵ Luis Wolfsohn, *Le schizo et les langues*, Paris, Gallimard, 1978.

⁶ Que l'on songe à Balzac, à Proust, à Flaubert corrigeant encore et toujours manuscrits et épreuves, à n'en plus finir... Mozart ou Rossini qui ne cessaient jamais de noircir leur papier, seul l'amour des femmes... ou de la bonne chère pouvant un instant les arrêter.

Aussi, en poursuivant le tracé commencé dans *Encore*, le Joyce de Lacan articule les instruments qui pourraient permettre à la psychanalyse de contrer l'illusion ontologique que le langage même trouve dans son infléchissement vers la copule, représentée — parmi d'autres possibilités — par la catégorisation de l'être de quelqu'un⁷.

Last but not least, si un analyste lacanien, après avoir lu « Le sinthome » se trouve en position d'énoncer « *Tous comptes faits, Joyce était psychotique* » il est en train d'avouer, à son insu, mais pas sans en jouir, qu'il croit, lui aussi, à l'existence du rapport sexuel. Ou bien, que ceux qui ne plient pas avec l'état de fait ne rendant pas hommage au pouvoir, quel qu'il fût, et aux bienséances, le sont, de droit et de fait, le génie ne faisant qu'aggraver leur cas.

Et si on nous demandait, comment prouver qu'il ne l'était pas, l'on pourrait répondre que Lacan, faute de le démontrer, le montre en dessinant le quatrième rond de ficelle, dans le nœud qu'il lui dédie, que l'on peut nommer autant son *ego* que son *écriture*, sur la même corde où le lapsus eut lieu.

Tout de même, les nœuds à quatre ronds ne désignent pas une seule classe de sujets. Il en est où il n'y a pas eu de lapsus d'écriture, il en est où il y en a eu. Et parmi ceux-ci, on trouve des réparations faites à l'endroit du lapsus, ou des réparations faites ailleurs. Les voies de la clinique lacanienne se feront en suivant ce legs-ci, spécifique de Lacan, ou bien la psychanalyse n'aura jamais une clinique différentielle — et son soubassement théorique — propre à elle, non psychiatrique. Qu'il s'agisse de la psychiatrie classique ou de l'existentielle.

Ce travail se révèle d'autant plus nécessaire, voire urgent, que la psychiatrie classique ayant disparu, son remplacement par les classifications pharmacologiques actuelles produisent un double effet : d'une part, la quasi disparition de son enseignement a laissé sans école de formation tous ceux qui ont trouvé l'élan et la nécessité de la rencontre de la psychanalyse — médecins ou pas ; de l'autre, ceux qui travaillent aujourd'hui dans son champ non seulement manquent cruellement de repères et s'en trouvent beaucoup plus éloignés que leur prédécesseurs, mais par un effet en retour, les psychanalystes eux-mêmes tombent, ou bien dans un usage approximatif et à l'emporte pièce des notions psychiatriques — avec une rapidité diagnostique qu'un psychiatre de la vieille école ne se serait jamais permis — ou bien s'avèrent-ils incapables de la rencontrer — pour de vrai, voire de la reconnaître dans ses formes à bas bruit — et de faire avec elle.

L'idée que la psychanalyse — de par sa considération de la lettre — en exige un autre traitement, non seulement possible mais aussi nécessaire de ce qui a trait non seulement aux psychoses mais surtout à son champ et ses voisinages, ne vient pas, sauf dans des cas très précis, dans la plume des analystes eux-mêmes.

⁷ Et que la considération de la folie comme modalité-d'être-dans-le-monde de la psychiatrie existentielle — aussi riche fût-elle et porteuse d'une éthique allant à l'encontre du rejet que celle-ci subit — n'a jamais levée.

Si le Séminaire des *Psychoses* et le travail « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose » ont été une refondation de la psychiatrie sur et par la psychanalyse, reprise lumineuse du « Schreber » Freud, et en avançant au-delà, le Séminaire *Le Sinthome* et l'usage des noeuds qu'ils nous laisse engagent non pas tant une continuité mais bien plutôt un *autre traitement* du champ des psychoses et de ses voisinages.